

CHAPITRE 33

RENCONTRE AVEC LA VOIX... MA VOIE... CELA RESSEMBLE ÉTRANGEMENT À UNE OASIS...

Je gardais le contact avec mon ami Pierre Gawrysiak qui tenait à m'introduire auprès de Philippe Corboz, musicien et directeur du chœur, le « Motet » de Genève. Nous le rencontrâmes au restaurant le Cèdre-Bleu... pas le mien.

Après le repas, nous avons échangé nos sensibilités sur la musique classique, en particulier l'oratorio. Je venais de découvrir la Passion selon St-Jean. Je pris l'initiative de lui fredonner quelques airs que j'appréciais plus particulièrement. Philippe me complimenta pour le timbre de ma voix et alla jusqu'à soutenir qu'il n'avait jamais entendu une aussi belle basse.

Je n'ai pas tenu pour vraie sa flatterie. Il insista et alla jusqu'à me proposer de rejoindre son chœur afin de grossir le rang des basses. J'acceptai, à condition qu'il me le rappelât le moment venu, soit à la rentrée d'automne.

Ma première impression de Philippe était mauvaise. Je lui trouvais une certaine vulgarité dans son approche des femmes. Il nous livra un échantillon édifiant, du style: « Quel beau châssis, on se la ferait bien. » Bien que misogyne, j'ai peine à supporter ce type de verbe par trop avilissant pour son auteur. Cela cadrait mal avec sa réelle sensibilité et était indigne de ce magnifique artiste. Même un garagiste ne tiendrait pas ce type de propos.

J'exprimai alors ma désapprobation par un regard si sombre qu'il ne subsista aucun doute quant à la distance que je prenais face à son attitude cavalière.

J'ai donc naturellement mis ses éloges de mon organe vocal et ses propositions chorales sur le compte d'une tentative de se faire pardonner sa muflerie.

Mais non... l'automne venu, il m'appela, comme convenu et je décidai de tenter l'expérience.

Cependant, n'ayant jamais chanté de ma vie, bien que sachant parfaitement lire la musique et malgré les compliments de Philippe, j'avais tout de même le trac.

Mais l'attrance pour la « Belle » sous sa forme vocale était la plus forte... et mes inhibitions, je les laisserais au vestiaire... problème, il n'y en avait pas... trêve de bêtises.

Je me pointai au collègue Voltaire où l'on répétait la St-Jean, j'étais aux anges. Au début, je me fis petit, me penchant sur mon voisin pour l'écouter et l'imiter dans sa partie de basse. Je lisais sa partition et tentais de produire quelques sons... pas trop mal...

Ainsi nous voilà transportés à Pâques pour interpréter l'œuvre de circonstance de Bach.

Devant les fréquents compliments que m'adressait Philippe, je sentais croître l'hostilité de mes «petits» camarades.

Un jour, il s'exclama: «Qui vient de chanter ce mi bémol d'en bas?» Croyant avoir fait faux, je me fis tout petit... mais mon voisin me dénonça, espérant peut-être une récompense ou simplement pouvoir jouir des reproches que le chef ne manquerait pas de m'adresser.

Malheureusement pour lui, rien ne se passa ainsi.

Le ton de son interpellation, où l'on aurait pu sentir des reproches, s'avéra en fait édifiant. Il ajouta «Jamais je n'ai entendu plus belle note, bravo mon vieux.» Mon «copain», musicien professionnel – style lèche-cul et délateur – me fit la gueule le reste du temps passé dans ce chœur.

Pire, les complots commençaient à fleurir et fuser de toutes parts...

Je ne vous en citerai qu'un seul:

Un soir par une pluie battante, je raccompagnai chez elle une altiste qui oubliia son parapluie dans ma voiture. Je le lui rapportai la semaine suivante mais elle était absente. Lorsque je la revis enfin, son bien ne se trouvait plus dans mon véhicule. Finalement, après quelques semaines, elle finit par le récupérer.

Jusque-là, rien à dire, tout ceci était d'une terrible banalité.

Je vous donne l'interprétation de mes détracteurs:

Pierre-Alain ne voulait pas lui rendre son parapluie tant qu'elle n'accepterait pas de coucher avec lui. Je ne sais pas ce que valait exactement ce parapluie mais cela rendait la «passe» drôlement bon marché, à moins qu'il ne s'agisse d'un de ces fameux parapluies bulgares à la pointe fatale...

Très vite, tout ceci finit par me pourrir la vie. Mon nouveau plaisir était gâché par l'attitude stupide et jalouse de mes collègues.

Après neuf mois, je m'étais éclipsé... à pas feutrés. J'avais demandé à Philippe quelques explications sur l'hostilité dont il faisait preuve à mon égard. Je voulais connaître les raisons de son attitude devenue franchement désagréable.

Dans son extrême lâcheté, Philippe ne daigna jamais s'expliquer... j'aurais dû conserver la première impression de ce triste alcoolique sans parole que j'avais rencontré au Cèdre-Bleu...

Parallèlement, j'avais été auditionné dans une nouvelle école d'opéra qui avait récemment ouvert ses portes à Genève. L'ESOP était dirigée par Nicole Buloze et son mari Hans Wegman...

Ces deux-là étaient d'anciens artistes lyriques... Hans avait même chanté sous la direction d'Herbert von Karajan.

J'ai donc passé un examen d'entrée en interprétant deux arias tirés d'opéra et oratorio. Hans me complimenta tellement qu'il me conjura de cesser mon métier de toubib et me lancer dans une carrière de soliste, après une formation qu'il s'appropriait à me dispenser. J'eus droit à semblables éloges sur ma voix que celles que me prodigua Philippe en sus de quelques autres compliments.

Je me suis alors demandé s'il n'y avait pas un fond de vérité dans ceux-ci.

Très enthousiasmé, je m'inscrivis à ce nouveau cours.

Très vite, après trois mois à peine, on me fit chanter sur scène. On me confia le rôle d'Antonio tiré des Noces de Figaro.

Malgré une voix sûre et une certaine «gueule», c'était trop tôt mais ce nouveau milieu m'attirait.

J'ai donc commencé à travailler avec assiduité mon don. Pourtant, je voulais également connaître l'avis d'autres spécialistes.

Je voulais être certain que mon engagement en valait la peine.

Tous les profs étaient unanimes... y compris deux solistes mondialement connus: José Van Dam et Peter Schreier. Tout deux – bien que ne se connaissant pas – s'accordaient à affirmer: «Vous avez une superbe voix, il vous faut trouver un prof de technique qui puisse la travailler et la transformer...»

Je voudrais m'arrêter sur **Peter Schreier**, ténor allemand.

J'avais été admis dans une master-class donnée par cet **artiste total et absolu**.

Mon premier contact fut on ne peut plus singulier. The little big man m'avait été présenté par Wegman. Son salut initial s'accompagna d'une franche poignée de main. Il s'inclina devant moi et dit: «Guten Tag, Herr Doktor.» Je lui répondis dans sa langue, combien j'étais honoré de faire sa connaissance et à quel point j'étais enthousiasmé à l'idée de suivre son cours.

Durant cette classe d'une semaine, il se tint debout à mes côtés, sa main droite appuyée sur le dossier de ma chaise. Je pouvais ainsi humer son parfum. **Il s'était tout de suite attaché à moi... et moi à lui.** J'ai cru que c'était le fait du hasard, mais non, d'après Wegman, il m'aimait bien, cette attitude fut confirmée le dimanche qui suivit et clôtura le cours. En effet, alors que je me baladais en vieille ville, j'entendis une voix m'interpeller «Herr Doktor, Herr Doktor...» je regardai autour de moi et en direction de la voix... c'était Peter, assis à une terrasse de resto. Il me fit des gestes au loin, m'invitant à le rejoindre. Lorsque je me rapprochai de lui, il m'invita à sa table J'étais très touché et j'acceptai. Nous passâmes ensemble un excellent moment.

Lorsque je m'appropriai à payer l'addition, il m'empêcha et insista pour parfaire son invitation par le règlement de la note. Il laissa un pourboire de près de quarante francs pour cent trente francs qu'avait coûté le repas.

Le soir, lors de la réception d'adieux, je lui tins compagnie. Nous parlâmes... j'étais prêt à partir avec lui... si seulement, il me l'avait proposé. J'aurais suivi jusqu'au bout du monde ce père des pères.

Il me fallut près de trois semaines pour me remettre de cette rencontre et l'émotion qu'elle avait suscitée... encore un père... il représentait plus que cela, car son amour de la musique était sans limite. Il était simultanément le meilleur serviteur de la toute Grande et un maître dont la qualité principale était faite de cette immense modestie associée au sacrifice de sa vie pour Elle. Mais, la Belle lui rendait si généreusement le don qu'il lui faisait de lui-même.

La découverte de ce nouveau talent m'enchantait et plus encore, le fait d'être promis à une grande carrière à condition de trouver quelqu'un pour me former.

Je me suis inscrit dans un cours privé puis au conservatoire de musique mais les profs en place n'étaient pas à la hauteur de la complexité de ma voix.

Convaincu de l'utilité de travailler «rationnellement» mon organe vocal, je désespérais de pouvoir découvrir le ou la prof qui me permettrait de réaliser ce nouveau rêve... le Destin auquel m'assignait Dieu...

Après cinq ans de travail, je commençai à développer des problèmes laryngés.

J'avais alors consulté un spécialiste de Lyon, le Dr Cornu, lequel me conseilla le repos le plus absolu et, plus important, de trouver impérativement un prof qui puisse gérer ce magnifique mais non moins lourd organe.

Je voulais réussir dans cette nouvelle voie. Je devais passer par deux étapes:

1. Trouver un prof et bénéficier d'une formation vocale complète.
2. Entamer une carrière dans le chant et lâcher le milieu mandarin.

Au désespoir, j'ai prié Dieu de me faire rencontrer – je ne sais pourquoi – une **femme professeur de chant**. Tout ce que j'ai appris de la vie, je le devais à des femmes.

... et Dieu exauça mon vœu...

Un soir, je réunis chez moi une troupe d'opéra que je venais de fonder. A cette époque, il s'agissait de simples amateurs et nous avions le projet de jouer Don Giovanni. Seul, le Commandeur était interprété par un professionnel... j'ai bien nommé mon copain Juan Catala... une bien belle voix et surtout une excellente carrière pour ce géant à l'impressionnante carrure.

Juan s'est présenté en dernier – il s'était un peu égaré en chemin – accompagné d'une grande Dame dont le physique ne faisait aucun doute quant à son activité.

C'était une cantatrice à chignon qui lui conférait un air quelque peu hors du temps. Le plus frappant chez cette Dame était son incommensurable calme et **ses magnifiques yeux verts à l'infinie douceur**.

Ania Bobbio... s'est contentée de faire silence durant l'entretien que nous eûmes avec le reste de ma troupe, soit une dizaine de personnes.

Au moment où je leur demandai de bien vouloir apprendre leur rôle par cœur, il s'élevèrent d'une seule voix pour critiquer ce qu'ils estimaient exagéré. Sur ce, au grand désespoir de ne pouvoir me faire comprendre sur ma fondamentale exigence de président de cette troupe, j'entendis une voix inconnue dire: «... si je puis me permettre d'intervenir, lorsque j'apprenais un premier rôle d'opéra durant ma carrière de cantatrice, je devais l'acquérir en une dizaine de jours et c'était le rythme que nous, professionnels, devons tenir. Alors, si monsieur, en parlant de moi, vous donne deux mois pour apprendre des rôles secondaires, c'est plus que suffisant.»... C'était tout **Ania...**

Il s'ensuivit un silence. Elle suscitait naturellement le respect que peut inspirer une femme charismatique au passé de cantatrice internationale.

Ils se sont tous ralliés à cette opinion qu'ils firent leur...

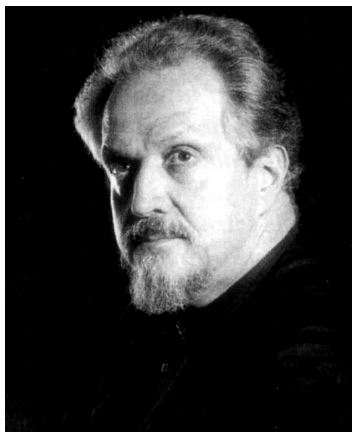
Cette femme m'avait frappé. Elle me regardait droit dans les yeux et me trouvait sympathique... moi aussi. Elle me laissa ses coordonnées. Sans perdre de temps, je la contactai. Nous avons passé près de six heures au téléphone, abordant tous les sujets de la vie.

Je l'ai priée de bien vouloir m'auditionner, ce qu'elle accepta. Je m'étais rendu à l'école Töpffer où elle œuvrait comme professeur de chant.

Elle me dit simplement: «Tu as une superbe voix mais ta technique n'est pas bonne. En fait, nous avons l'impression que tu chantes avec plusieurs voix...»

Je lui demandai si elle accepterait de prendre ce «matériel» en charge et de me former pour devenir un bon chanteur... elle accepta sans aucune hésitation et ajouta que j'avais une fabuleuse voix d'opéra au superbe timbre à l'envergure dramatique.

Merci mon Dieu... en effet à aucun moment, je n'ai douté qu'il puisse ne pas s'agir du professeur que Tu m'envoyas.



Juan Catala : basse